

Vincent Cuvellier, auteur de livres jeunesse

Jeune auteur, Vincent Cuvellier s'est récemment installé à Nantes où il a bien voulu nous parler de son travail et de ses relations actuelles avec l'école après un parcours scolaire quelque peu chaotique.



On vous connaît mieux depuis que vous avez reçu le prix Tam-Tam au salon de Montreuil en 2004, quel a été votre parcours ?

Et bien, j'ai 35 ans, je suis né à Brest et j'ai beaucoup travaillé avant d'écrire... depuis mes 16 ans... c'est aussi l'âge (17 ans, en vrai) où j'ai publié pour la première fois... j'ai beaucoup déménagé, beaucoup changé de boulots, et réussir à vivre de l'écriture a été une vraie bagarre... maintenant, ça va, mais je sais ce que ça coûte d'accomplir ses rêves...



C'est à Rodez, dans la classe de Josef Ulla que j'ai entendu parler de vos livres la première fois : les enfants entretiennent une correspondance avec vous (voir n°163, La correspondance au pied de la lettre).

C'est une correspondance toute simple, j'essaie de ne rentrer dans aucun cadre pédagogique... si Josef veut ensuite utiliser notre correspondance pour un travail, c'est de son fait... moi, je ne suis pas un pédagogue, je ne me sens aucune responsabilité... ça me fait plaisir de correspondre avec ces gamins, comme je peux correspondre avec des copains... ce que j'ai envie de leur montrer, aussi, c'est qu'un écrivain

est un type normal, qui a des difficultés et des joies normales... En France, on sacralise l'écrivain, il y a le culte du livre, qui est enseigné dès l'enfance... moi, ça m'est égal, un écrivain est un type comme un autre, et je raconte souvent aux enfants que je rencontre que je préfère aller me promener avec un ami plutôt que d'écrire... en disant ça, j'essaie de dire que ce qui compte le plus pour moi, ce sont les rapports avec les gens... d'ailleurs je ne parle que de ça dans mes bouquins...



Comment vous représentez-vous la pédagogie Freinet ?

La pédagogie Freinet... ce que je m'en représente... bon, pour être clair, je n'ai pas aimé l'école... Ça a commencé en CE2, quand un instit appelait ses élèves par leur nom de famille : « Cuvellier, la table de 7 ! ». C'est comme si on me disait, t'es plus un gosse, t'es un petit homme... tout cela préfigurait le service militaire ou la vie en entreprise... et ça, déjà gamin, je n'en voulais pas... alors, je me suis retrouvé dernièrement de la classe alors que l'année précédente, j'étais un bon élève... voilà... jamais trouvé ma place dans ce système scolaire là... alors, avec le recul, je me dis que j'aurais été idéal pour l'enseignement Freinet, ou que l'enseignement

Freinet aurait été idéal pour moi... mais bon, c'est comme ça... et puis, cette mauvaise expérience scolaire (j'ai redoublé ma 6^e et ma 5^e, j'ai arrêté l'école à 16 ans, en fin de 3^e...) m'a permis de me situer contre quelque chose... et c'est ce contre qui m'a permis de me construire... bon, évidemment, j'aurais préféré un parcours moins chaotique, plus doux, mais c'est comme ça...



Quelle est votre manière d'intervenir auprès des enfants dans les classes ?

Déjà, en premier lieu, j'adore rencontrer les gosses... j'écris pour eux, ce sont eux qui me lisent, c'est grâce à eux que je gagne ma croûte, et ça, c'est beaucoup, mais je me sentirais très mal si je n'établissais pas une relation vraie avec eux...

Je ne vais pas seulement vers les enfants pour parler de littérature, je serais bien incapable, par exemple, de me placer face à une classe pour exposer ma manière d'écrire ou pour présenter mes livres... je préfère les relations plus directes ou chacun peut dire son expérience personnelle. C'est plus intime sans doute, mais c'est de ça que naissent mes histoires, d'une certaine capacité à exprimer une sensibilité, des émotions, des souvenirs. Les enfants

doivent faire eux-mêmes cette expérience pour comprendre la genèse de mes livres. J'essaie aussi de leur donner confiance, je leur raconte parfois mon parcours difficile à l'école pour qu'ils ne perdent pas courage : on peut ne pas réussir à l'école et réussir sa vie après et pour moi c'est tellement évident que je leur transmets sûrement un peu de sérénité, en tous cas, j'essaie.

En fait, je ne suis pas un intellectuel, je ne fonctionne pas à l'intelligence, je fonctionne à la sensibilité... mes personnages aussi fonctionnent comme ça... ça permet de se remettre en cause, de s'intéresser aux autres, de ne pas les juger définitivement... bon, je ne vous cache pas que ça cause aussi des petits désagréments... l'intelligence sans sensibilité n'est rien, pour moi...

Quel est votre rapport personnel à l'école ?

Mon rapport personnel à l'école a été franchement négatif... j'ai bien rencontré quelques enseignants qui tiraient le truc vers le haut, mais la force d'inertie était tellement forte par ailleurs que ça annulait tout... et puis, je dois avouer, j'ai sale caractère et je déteste faire partie d'un groupe... d'où aussi ce sentiment très fort, très jeune, de devoir tracer ma route moi-même...

Dans mes livres, je ne parle jamais de l'école, sauf pour « *Tu parles, Charles !* » où j'étais obligé pour mon histoire, mais ce n'est pas le sujet de mon livre... j'essaie justement dans mes bouquins de montrer que l'école n'est pas le centre de la vie d'un enfant... Pour moi, « *La chauffeuse de bus* » est un vrai manifeste : le récit d'une journée où mes deux personnages

prennent des chemins de traverse et font ce qu'ils veulent...

Mais je veux quand même adoucir un peu mes propos: l'école a beaucoup évolué depuis le temps où j'étais élève : je pense que j'y aurais été plus à l'aise aujourd'hui. Je le vois tous les jours en allant dans les classes: il y a une liberté de ton qui n'existait pas il y a vingt ans.

Du coup, comme tous les autodidactes, je me suis forgé moi-même ma culture, de manière un peu brouillonne, mais assez passionnée. Un épisode résume assez bien mon adolescence : à 17 ans, je reçois le prix du jeune écrivain pour mon premier livre, dans la nuit, je rentre en train chez moi, le matin, je vais vider les cageots dans un magasin de fruits et de légumes.

Comment se passe la genèse d'un livre pour enfants ?

Je puise particulièrement dans ma vie pour mes histoires, et surtout je suis une vraie éponge : j'absorbe ce qui m'entoure et ça sort un jour ou l'autre sous forme d'histoires... mais je suppose qu'être écrivain, c'est un peu ça... pour écrire, je fonctionne un peu comme un comédien qui interprète le rôle d'un enfant de dix ans : mon boulot, c'est que ça soit le plus juste possible, qu'on puisse lire mon texte à haute voix et que ça ne sonne pas faux.

J'emmagasine les idées pendant des mois, voire des années, et un jour ça sort, sans trop savoir comment ni pourquoi. L'exemple typique est le bouquin que je sors à l'automne prochain au Rouergue, « *La nuit de mes 9 ans* ». Ça faisait plusieurs années que je voulais raconter ce qui se passe dans la tête d'un petit garçon amoureux d'une petite fille... Quand j'écris, j'essaie d'épouser le

rythme de la vie, c'est pour ça qu'un passage triste succède à une franche rigolade... comme dans la vie, quoi !

Que représente pour vous le prix Tam tam de Montreuil ? Qu'est ce que ça change dans la vie d'un écrivain ?

Pas grand-chose, capitaine ! Si, le plaisir d'appeler sa maman pour dire que je l'ai obtenu ! et puis, une forme de soulagement, de me dire que les années de galère sont derrière moi... et une forme de pression qui consiste à me remettre en question à chaque livre... enfin, d'essayer, en tout cas !

Le rachat des éditions du Rouergue par Actes Sud change-t-il quelque chose pour vous ? qu'en pensez-vous ?

L'indépendance artistique d'une petite structure liée à une force commerciale, ça peut être bien, non ?

Propos recueillis par Cat Ouvrard pour le Nouvel Educateur

